

MONBOURQUETTE

LA VIOLENCE DES HOMMES

JEAN MONBOURQUETTE



Extrait de la publication

NOVELIS

La violence des hommes

Jean Monbourquette

La violence des hommes

Essai de psychologie et de spiritualité masculines



NOVALIS



Bayard

La violence des hommes est publié par Novalis.

Éditique : Christiane Lemire et Dominique Pelland

Couverture : diabolomenthe

© 2006 : Novalis, Université Saint-Paul, Ottawa.

Dépôts légaux : 3^e trimestre 2006

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale du Québec

Novalis, 4475, rue Frontenac, Montréal (Québec), H2H 2S2

C.P. 990, succursale Delorimier, Montréal (Québec), H2H 2T1

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour nos activités d'édition.

Novalis

ISBN 10 : 2-89507-758-4

ISBN 13 : 978-2-89507-758-9

Bayard

ISBN 10 : 2-227-47663-X

ISBN 13 : 978-2-227-47663-9

ISBN : 978-2-89646-744-0 – version numérique

Imprimé au Canada

L'éditeur a mis tout en œuvre pour obtenir des maisons d'édition l'autorisation de publier les textes qui apparaissent dans cet ouvrage. Les maisons d'édition qui n'auraient pas été rejointes sont priées de communiquer avec l'éditeur.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Monbourquette, Jean

La violence des hommes

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN-10 : 2-89507-758-4

ISBN-13 : 978-2-89507-758-9

1. Violence chez l'homme. 2. Hommes violents - Psychologie. I. Titre.

HM1116.M66 2006

303.6081

C2006-941250-2


NOVALIS


Bayard

Remerciements

Je voudrais remercier mon vieux compagnon de route, le père Jacques Croteau, qui, malgré sa cécité partielle, parvient à corriger mes textes. Quel courage et quelle persévérance! Je remercie également Cyril Ryan pour nos longues conversations sur la violence des hommes, dont il est spécialiste. Je suis reconnaissant à Isabelle d'Aspremont pour la relecture de mon manuscrit et nos échanges sur le thème de mon ouvrage. Mon appréciation va aussi à Gérard Durieux pour la correction du quatrième chapitre et pour ses commentaires éclairants. Merci encore à ma fidèle éditrice, Josée Latulippe, qui s'occupe de mon livre comme si c'était le sien.

Avant-propos

J'ai commencé à rassembler des histoires sur la violence des hommes il y a plus de vingt-cinq ans, à l'époque où le poète américain Robert Bly, féministe convaincu, constatait à quel point la génération des jeunes hommes était mal en point. Dans une entrevue accordée à Keith Thompson, publiée dans la revue *New Age* (mai 1982, p. 30-51), Robert Bly lançait un cri d'alarme sur la condition des jeunes hommes. Il déclarait que ces derniers savaient pleurer, exprimer leurs émotions, protéger la terre et la vie, mais qu'ils étaient incapables d'engendrer la vie, de s'affirmer et de se défendre.

Au Québec, le genre d'hommes que décrivait Bly sont qualifiés d'« hommes roses ». Ils sont très sensibles, presque efféminés. Ils se prononcent en faveur des féministes qui, au début, les aiment bien pour leur extrême gentillesse et serviabilité. Ils savent tout faire dans la maison. Ils sont pacifistes et s'opposent à toute forme de violence-agression. Au début d'une relation, les femmes les adorent, mais elles déchantent vite parce qu'ils sont trop dépendants, trop mous et vulnérables. Souvent, les féministes se tournent vers des hommes plus machistes, même si c'est contraire à leur idéologie.

Au début des années 1980, les hommes se sont mis à se questionner sur eux-mêmes : sur leur identité masculine, leur

manque de désir de croissance, leur violence débridée, leur défaitisme à l'égard des prises de position du féminisme, leurs faiblesses, leur indécision, leur solitude, leur alcoolisme, leur manque de contact avec leur père, leur machisme, etc. À la suite de séminaires animés par Robert Bly, on a vu surgir un peu partout des groupes d'hommes intéressés par des rituels de croissance, par des périodiques sur le thème de la masculinité, par des colloques sur l'identité masculine, par des séances d'initiation et d'autres initiatives en vue de favoriser la croissance masculine.

J'ignore pourquoi je me suis intéressé à la violence des hommes. D'un côté, je l'approuvais et de l'autre, j'en avais horreur; quoi qu'il en soit, elle me fascinait. Ce fut une libération pour moi d'apprendre que, en français, le mot violence a deux sens. En effet, le terme violence désigne, d'une part, une agressivité saine servant à se défendre et à s'affirmer et, d'autre part, une agression malheureuse contre les personnes. Bien que le mot violence au sens d'agressivité existait en anglais ancien, la langue anglaise l'emploie aujourd'hui dans un seul sens, celui d'agression. Sous l'influence des médias américains anglophones, les francophones en sont venus à délaisser le premier sens — agressivité, hardiesse, énergie, vivacité — et à employer le mot violence uniquement au sens d'agression.

Le but de cet ouvrage est d'amener les hommes à apprécier leur violence; ceux qui l'ont rentrée devront apprendre à l'exprimer; ceux qui en abusent, à la maîtriser.

Pourquoi avoir recours à des histoires?

J'aime les histoires! Il s'agit du plus ancien mode d'apprentissage au monde; il a émergé avec la parole et les traditions orales. Le lecteur s'implique davantage dans un récit : son imagination lui permet de créer son propre cinéma intérieur. Il y voit des

personnages et des paysages; il entend les dialogues, y joignant parfois ses propres commentaires; il éprouve de la sympathie et de la compassion, du dégoût, du plaisir, de la haine, etc. Le lecteur s'identifie aux divers personnages du récit. Au contraire du cinéma, son propre « cinéma » ne lui impose pas d'images toutes faites; l'auditeur ou le lecteur élabore des personnages attendrissants ou monstrueux; il se crée des lieux et des paysages; il suit l'action et émet toutes sortes d'hypothèses sur le dénouement de l'histoire. Il participe intensément à l'histoire en créant de toutes pièces un scénario original.

Une histoire remplit de multiples fonctions très intéressantes : celles, entre autres, de semer des idées nouvelles, de changer les croyances, de produire des phénomènes mimétiques, d'avoir tendance à émouvoir le lecteur et à l'inviter à passer à l'action. L'histoire laisse le lecteur libre de changer ou non son attitude; elle contient une sagesse ancestrale; elle enseigne d'autres façons de voir la réalité et d'agir en conséquence.

La violence des hommes présente des récits, des mythes, des contes, des épisodes de films, des anecdotes ou de simples extraits de vie concernant la violence des hommes. Les lecteurs se laisseront tout simplement emporter par les histoires et pourront en jouir à leur rythme. J'ai cru bon toutefois d'ajouter aux histoires des commentaires plus psychologiques pour non seulement rejoindre l'imagination du lecteur, mais aussi pour nourrir son intelligence. Aussi, je n'ai pas pu m'empêcher de transmettre mes connaissances sur la question de la violence masculine. Ma conception de l'être humain est fondée sur la psychologie analytique de Carl Gustav Jung et fortement inspirée par sa théorie.

Introduction

*Ne pas progresser pour un homme,
c'est régresser vers la féminité,
vers le fœtus au sexe indéterminé,
c'est mourir.*

Je fus intrigué et interpellé par le titre d'un article de Maurice Bellet : « Bienheureuse violence! » Ce prêtre et philosophe y loue la violence qui s'oppose à l'Ordre ou à la Cause qu'il n'ose pas même définir. La violence procurerait le bienfait d'une renaissance offerte à une société trop souvent endurcie et sclérosée par ses habitudes, ses lois, ses injonctions, ses coutumes et ses traditions. Revenu de ma surprise, j'ai entrepris de faire des recherches sur la nature de la violence, notamment sur celle exercée par les hommes.

Enfant déjà, je me posais des questions sur le bien-fondé de la violence chez les hommes. Pourquoi fallait-il qu'il y ait des vainqueurs et des vaincus? Adolescent, pourquoi étais-je envahi par la peur des hommes forts? Très tôt dans la vie, je me suis intéressé à la dynamique de la violence chez les hommes, en particulier à celle de mon père et de mon frère. Pourquoi la violence masculine existe-t-elle?

Ambiguïté du terme « violence »

La parenté étymologique est évidente entre le terme *violence* et le mot *vir* qui, en latin, signifie « homme » au sens fort. Le *vi* de violence prend son origine dans le mot *vis* qui signifie « force ». Or, cette même syllabe *vi* se retrouve dans les mots suivants : *viril*, *virilité*, *virago*, *virulence*, *vertu*... La tradition a toujours relié la force physique et morale à l'homme (*vir*).

Le *Druide*, dictionnaire informatisé, présente comme synonymes de *violence* à la fois des mots représentant des qualités, *ardeur*, *énergie*, *force*, *intensité*, *puissance*, *vigueur*, *vivacité*, et d'autres évoquant des défauts, *acharnement*, *animosité*, *emportement*, *frénésie*, *fureur*, *impulsivité*, *rage*. Ces énumérations illustrent bien que nous avons affaire à un terme ambigu.

En anglais moderne, le sens positif du mot *violence* n'existe pas. Voilà pourquoi les médias anglophones l'utilisent uniquement dans le sens d'une agression physique ou verbale. Les médias francophones se sont alignés sur les autres, s'attachant presque exclusivement au sens anglais du terme, à savoir la violence comme agression. Il est déplorable que ce mot ait perdu son sens positif original.

En parlant de la violence comme s'il s'agissait uniquement de la violence-agression, on entretient une peur collective à l'usage du vocable violence. Le discrédit rejaillit sur les hommes. La force dont l'homme est doté serait synonyme alors de violence-agression. L'emploi du terme en son sens péjoratif a également comme effet de mésestimer la violence intérieure, trait essentiel de leur virilité, à un point tel que l'homme s'en sent honteux et humilié.

Nombre d'auteurs français se sont servis du mot violence en son sens positif pour désigner un trait social. En voici quelques exemples : Maurice Bellet parle de « la bienheureuse violence »

comme d'un élément essentiel et constructeur d'une personnalité forte. D'autres auteurs, tels Nietzsche, suivi par G. Sorel et d'autres écrivains révolutionnaires, prônent la violence comme une source de renouvellement de la société paralysée et incapable de changement. Michel-Ange, affirment-ils, n'aurait pas pu faire preuve d'une aussi grande créativité sans être pris d'une exaltation violente, d'une violence créatrice. Les moines chantent l'office des Vêpres en priant pour obtenir la violence de l'Esprit : « Livrons notre être aux germes d'Esprit pour qu'il nous donne sa violence à son service. » Pascal, homme de science et philosophe humaniste, parle dans ses *Pensées* de « la violence amoureuse et légitime » (Pensée n° 498). Le philosophe Hegel utilise la « violence constructive » pour concevoir son système tripartite, thèse, antithèse et synthèse.

Ma position concernant la violence-agression

D'entrée de jeu, je m'oppose radicalement à l'usage de la violence-agression à l'endroit des femmes, des enfants, des hommes et même des animaux. Je rejette toute idée de cruauté, de sauvagerie, d'abus, de sévices, d'agression et d'acharnement exercés sur autrui. Je souhaiterais par contre redonner aux hommes la fierté de leur saine violence, en particulier leur énergie masculine, leur hardiesse, leur ardeur, leur vigueur, toutes ces qualités nécessaires à bâtir une authentique masculinité. Je voudrais inciter l'homme à s'opposer à toute oppression qu'il subirait et à développer sa violence au service d'une aventure humaine saine et épanouissante.

Dans le présent ouvrage, je poursuis deux objectifs : valoriser la violence intérieure (agressivité) des hommes et leur fournir des moyens psychologiques et spirituels pour contrer leurs excès de violence extérieure (agression).

La fragilité de la masculinité

Dans notre société, la masculinité est fragile et de plus en plus fragilisée. En comparant les statistiques sur les hommes et les femmes, on constate que les hommes sont bien plus mal en point que les femmes dans plusieurs domaines : mortalité précoce, taux de suicide, dépendance à l'alcool et aux drogues, délinquance, itinérance, incarcérations à répétition, basse estime de soi, etc.

Il est légitime de se demander pourquoi la masculinité est si vulnérable de nos jours. J'avance ici quelques raisons pouvant expliquer cette fragilité : la difficulté de devenir un homme lorsque le fœtus mâle est privé d'androgènes (hormones conditionnant le développement de la masculinité) dans le cas par exemple où la mère est victime de violence pendant sa grossesse, le dénigrement systématique de l'image du père par certaines mères séparées/divorcées, l'éducation faite presque uniquement par des femmes, l'absence de modèles masculins, l'absence d'hommes sages pour initier les garçons, les contacts sexuels prématurés et, enfin, la honte d'être un homme qu'un certain féminisme fait porter quotidiennement. Par conséquent, le jeune mâle n'apprend plus ce que signifie *être un homme*. Abandonné à l'initiation délétère des gangs de rue, privé d'images réconfortantes de modèles masculins, subissant la confrontation d'un féminisme de plus en plus présent, le garçon ne sait plus reconnaître sa condition masculine et s'en montrer fier.

Toutes ces raisons m'ont poussé à écrire sur la saine violence virile. Le présent ouvrage s'articulera autour de quatre axes : la violence refoulée, la violence débridée, la violence maîtrisée et la violence sacrée.

PREMIÈRE PARTIE

La violence refoulée

Le besoin d'être initié

Les primitifs avaient reconnu ce besoin. Les cérémonies d'initiation visaient à faire mourir l'ego infantile et à faire surgir le jeune adulte. L'initiation du garçon s'imposait davantage que celle de la fille. Cette dernière, en effet, la nature la mène plus instinctivement vers sa maturité de femme. Qu'elle le veuille ou non, elle deviendra femme avec le début de ses menstruations.

Même si par instinct il cherche à devenir un homme, le garçon rencontre plusieurs obstacles sur la route de sa masculinité. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, la masculinité chez lui ne s'acquiert pas aussi naturellement. L'enfant mâle a besoin de toute sa force intérieure, voire de sa violence, pour franchir les barrières qui se dressent devant lui. Nous décrivons ici quatre de ces entraves.

Les fragilités du sexe fort

Tant que le fœtus mâle est dans le ventre de sa mère, tout chez lui revêt un caractère féminin, à l'exception d'un chromosome Y, chargé de lui sculpter un corps masculin et d'assurer l'évolution de sa masculinité. Si la mère porteuse du fœtus fait face à des

dangers qui menacent son existence, elle sécrétera un surplus d'adrénaline. L'excès de cette hormone éliminera les androgènes (hormones masculines), empêchant le fœtus mâle d'aller au bout de sa croissance de mâle. Par conséquent, le petit chromosome Y ne pourra plus jouer parfaitement sa fonction de procurer des traits masculins à un fœtus féminin. Durant la Seconde Guerre mondiale, le docteur Gunther Dorner a conduit une expérience sur des Berlinoises soumises aux bombardements incessants des alliés. Dennis Kamura a rapporté les résultats de cette expérience dans un article scientifique. Ces femmes berlinoises donnaient naissance à un plus grand nombre d'enfants à tendance homosexuelle, jusqu'à 30 % de plus, comparativement à une population normale de femmes enceintes vivant en dehors de Berlin.

Les abus sexuels commis contre l'enfant mâle

Après son complexe d'Œdipe, l'enfant mâle tombe habituellement amoureux de son père en qui il voit un modèle de masculinité. Si, par malheur, il rencontrait un pédophile qui abuserait de lui, il se sentirait non seulement violé mais stoppé dans son évolution vers la masculinité. De telles expériences de type homosexuel vécues à un âge précoce auront tendance à changer l'orientation sexuelle de l'enfant mâle, l'amenant plus tard à adopter une conduite homosexuelle.

L'absence de modèles masculins

Le garçon éprouve un profond besoin de modèles masculins avec qui il peut s'identifier, et ce, dès sa petite enfance. Il trouve chez son père une pilosité, une odeur, une structure musculaire, une gravité de la voix, etc., qui sont parmi les divers traits masculins l'invitant à le distinguer de sa mère et à entamer son imitation.

Son père — ou tout autre homme choisi par la mère pour jouer ce rôle — lui offrira un modèle d'identification masculine.

Je recevais en thérapie un homme à tendance homosexuelle. Il me confiait que, dans ses relations homosexuelles, il recherchait surtout la présence d'un père. Le sien, un cultivateur, ne lui avait manifesté aucune tendresse dans son enfance. Il se rappelait, à l'âge de huit ans, s'être jeté du haut d'une charrette de foin, se brisant deux côtes, dans le seul but de se faire toucher par son père. Ce fut la seule fois où son père l'avait pris dans ses bras, ce jour où il l'avait conduit à l'hôpital. Mon client pleurait à chaudes larmes en me racontant cette anecdote.

Il a été démontré que le père doit jouer le trouble-fête en intervenant dans la fusion mère-fils. Mais si le père s'absente souvent de la famille, d'une façon physique ou psychologique en raison de son manque d'attention à l'enfant, le petit garçon risque de rester trop exclusivement dans le rayonnement de sa mère. En conséquence, le pôle masculin essentiel à son identification masculine lui fera toujours défaut.

Ajoutons à ce péril celui du dénigrement systématique de l'image du père exercé par certaines mères qui auront mal digéré leur divorce. Il peut même arriver que les mères malheureuses en mariage médisent de leur mari ou le calomnient devant les enfants. Ce faisant, elles incitent les garçons à détester leur père au point qu'ils répugnent à devenir des hommes.

L'absence d'un groupe d'hommes prêts à initier les garçons

Un autre facteur qui entrave le plein épanouissement de la virilité du garçon, c'est l'unique et exclusive présence du père auprès de son fils. Le père seul est inapte à pourvoir à une véritable initiation à la masculinité. En l'occurrence, il revient au

père de confier son garçon à un groupe d'hommes sages qui, eux, s'acquitteront de l'initiation de son garçon. Il n'est pas rare de voir des responsables d'initiation défendre au père naturel d'y être présent, affirmant que ce dernier est trop en collusion avec son épouse et sera donc porté à protéger son fils au cours des épreuves initiatiques.

En résumé, pour conquérir sa masculinité, l'enfant mâle devra créer un lien avec sa mère et transformer ce lien; il devra ensuite se concentrer sur l'imitation de son père, mais il devra le quitter en faveur d'un groupe d'hommes parmi lesquels il se choisira un père spirituel.

« MON PETIT GARÇON! »

Dans mon enfance et au début de mon adolescence, je dois l'avouer, je passais pour un « bon garçon », soumis, studieux, prévenant. Je faisais le bonheur de ma mère et de mon père. Je me rappelle à quel point j'essayais d'éviter à ma mère toute surcharge de travail : je lui rendais tous les services possibles, comme laver la vaisselle et faire une partie du ménage; j'évitais de salir trop de vaisselle ou encore de changer trop souvent de vêtements pour éviter d'alourdir sa tâche.

Ma mère me le rendait bien. Je savais que j'étais son préféré. Elle cuisinait pour moi de petits plats spéciaux, surtout des desserts très sucrés. Lorsque je revenais du collège, elle m'attendait pour parler avec moi de ma journée. J'étais comblé. Oui, comblé... mais mal à l'aise tout de même, ne sachant trop ce qui se passait en moi.

Un jour — je devais alors avoir treize ans —, ma mère avait préparé un de mes desserts favoris. Elle me dit : « Voici, mon petit garçon, j'ai cuisiné un gâteau pour toi! » J'ignorais ce qui m'arrivait, mais les mots « petit garçon » m'irritèrent au plus au point. Je me sentis inconfortable et humilié par ce rôle de « petit garçon ». Spontanément, j'ai donné un grand coup de poing sur la table et j'ai crié : « Non, c'est fini! Je ne suis plus ton petit garçon! »

Ma mère se mit à pleurer; mon père m'ordonna de ne plus parler ainsi à ma mère, qui était si bonne pour moi; je me sentis à la fois coupable et honteux. À la suite de cette expérience, je redevins, pour plusieurs années encore, un « bon petit garçon ».

Commentaire Le dilemme d'un adolescent

Les jeunes adolescents mâles se sentent à la fois attirés et repoussés par les soins affectueux prodigués par leur mère. Ils sont placés devant le choix suivant : ou bien demeurer dans un état « fusionnel » avec leur mère, ou bien essayer de se séparer d'elle. Ils sont tiraillés entre l'éden maternel et les poussées intérieures qui les invitent à faire seul leur chemin dans la vie.

Ils tentent gauchement de le faire voir à leur mère en exprimant leur désir de liberté par des gestes brusques, des répliques insultantes et des désobéissances répétées. C'est pourquoi les mères monoparentales déclarent leur impuissance devant la rébellion de leur fils. Je leur conseille alors de faire en sorte que leur garçon puisse rencontrer un homme en qui elles ont confiance, que ce soit leur père, leur oncle, un artisan dont le jeune serait l'apprenti, etc. L'adolescent a besoin de « se frotter » à une énergie masculine.

Une femme découragée par la brutalité de son fils de quinze ans à son égard est venue me rencontrer. Elle voulait savoir quoi faire dans sa situation. Je lui ai demandé s'il y avait dans son entourage un homme avec qui son garçon s'entendait bien. Elle n'avait pas confiance en son mari qui avait abandonné son fils; elle n'avait pas de frères qui pourraient le remplacer auprès de son garçon. Elle se rappela soudain avoir embauché un électricien qui avait établi une très bonne relation avec son fils. Je lui conseillai de mettre son fils en contact avec lui pour qu'il puisse apprendre son métier. La mère rencontra l'électricien et lui demanda de prendre son fils avec lui comme apprenti, quitte à le dédommager. Il accepta volontiers. De ses heures passées auprès de l'électricien, le fils revenait à la maison fatigué mais satisfait de profiter de la compagnie d'un homme qui s'occupait de lui.

*Il ne faut pas chercher à découvrir notre mission,
c'est elle qui nous cherche!*

PERCEVAL POURSUIT SON APPEL À DEVENIR CHEVALIER

*Voici l'histoire de la vocation de Perceval,
l'un des Chevaliers de la Table Ronde au
service du roi Arthur.*

Perceval vivait au pays de Galles, dans l'un des endroits les plus reculés de la terre. Triste Cœur, sa mère, qui l'élevait seule, en avait décidé ainsi pour son fils. Le père de son enfant était parti d'une façon mystérieuse depuis longtemps; Perceval ne l'avait jamais connu. De plus, il n'avait ni frères ni sœurs. Il n'allait pas à l'école et portait des habits confectionnés par sa mère. Il menait la vie calme et sereine d'un jeune homme candide.

Un jour où Perceval adolescent s'amusait dans la forêt, il aperçut cinq chevaliers et leurs montures. Le jeune garçon, qui n'avait jamais vu de cavaliers auparavant, fut fort ébloui et impressionné par leur attelage écarlate bordé d'or, leur armure, leur bouclier, leur lance et tout leur uniforme. De retour chez lui, Perceval s'empressa de raconter à sa mère qu'il avait rencontré cinq dieux. Il ajouta qu'il brûlait déjà du désir d'aller un jour rejoindre ces cavaliers et d'en devenir un lui-même. En l'entendant, sa mère se mit à pleurer. Elle essaya de le dissuader de partir. Mais Perceval l'avisa qu'il était inutile pour elle d'insister et qu'il poursuivrait son dessein. À ce moment-là, elle lui dévoila la raison de son opposition : lui-même un chevalier, son père avait été tué en tentant de secourir une jolie demoiselle. De même, ses deux frères chevaliers avaient trouvé la mort sur un champ de bataille. C'était justement pour lui épargner le même sort que sa mère lui avait caché

l'histoire de son père et de ses frères. Elle avait décidé d'élever Perceval loin de toute présence des chevaliers et de leur influence.

Récit inspiré de *Perceval ou le Conte du Graal* de CHRÉTIEN DE TROYES, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1994, trad. de D. Poirion. © Éditions Gallimard

Commentaire **L'impulsion à se battre ressentie par l'adolescent**

Qu'est-ce qui peut bien pousser un jeune mâle à combattre pour devenir un héros? Comment expliquer la présence chez lui d'agressivité et de projets de violence? En effet, on observe souvent que les garçons sont portés à jouer à la guerre, qu'ils aiment épuiser leur trop-plein d'énergie en se bagarrant avec leurs camarades.

Cette impétuosité de l'adolescent ne serait-elle pas attribuable à un ensemble de gènes? Faudrait-il remonter à des centaines de siècles pour déceler chez l'homme un atavisme qui le portait à devenir chasseur, guerrier et protecteur de sa famille et de son clan, à son corps défendant? Nous savons par ailleurs que le mâle est enclin à sauver son propre honneur et celui des siens. L'orgueil masculin remonterait-il à la peur d'être humilié dans les situations de conflit?

Toutes ces raisons et bien d'autres expliquent en partie l'agressivité des jeunes hommes. Quelle qu'en soit la véritable cause, nous sommes placés devant un fait incontestable : l'adolescent est enclin à se confronter à ses camarades, à ses parents et à ses éducateurs. Ceux-ci devront lui apprendre à canaliser ses excès de violence dans les sports ou dans d'autres jeux de compétition. Parce qu'ils ne disposent pas de tels rituels ou d'activités leur permettant d'exprimer leur agressivité, nombre de jeunes devront choisir entre réprimer cette violence, ce qui les prédisposera à une dépression,

et, pour les plus rebelles, trouver à leur violence des débouchés malsains, sous forme de conduites délinquantes, *bullying*, taxage, vol et saccage de voitures, graffitis sur les murs, agressions sur des personnes âgées, etc.

LES RUSES DE TRISTE CŒUR POUR RETENIR SON FILS

Triste Cœur consentit avec peine à laisser son fils partir à la recherche des cinq chevaliers qu'il avait rencontrés dans la forêt. Elle le bénit et multiplia ses conseils, conseils qui auraient une importance capitale au cours de sa vie. Elle lui conseilla d'abord de toujours respecter les demoiselles et de visiter chaque jour une église, où il trouverait de la nourriture pour sa subsistance. Enfin, elle insista auprès de lui pour qu'il s'abstienne de poser des questions, pour éviter de passer pour un curieux et un innocent.

Le narrateur de l'histoire de Perceval ajoute un fait important : dans une ultime tentative pour retenir son fils, la mère lui donna pour son équipée une vieille jument, un animal qui boitait tellement d'un côté que, au cours d'une longue journée de voyage, il décrirait un grand cercle pour se retrouver, à la fin de la journée, à son point de départ...

Récit inspiré de *Perceval ou le Conte du Graal* de CHRÉTIEN DE TROYES, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1994. © Éditions Gallimard

Commentaire L'attachement d'une mère à son fils

Une mère s'attache souvent à son fils, surtout à son premier-né, d'une façon possessive. Elle rêve de le garder toujours près d'elle, afin de pouvoir le protéger de tout danger. Cette attitude maternelle reflète un complexe d'Œdipe non résolu. On considère souvent le complexe d'Œdipe du point de vue de la relation du fils avec sa mère. On oublie trop souvent d'y voir l'attachement fusionnel de la mère à son fils, en qui elle voit « son petit amant ». Elle l'idéalise au point de désirer reproduire en lui l'image de son propre père, c'est-à-dire du grand-père de l'enfant. La mère défend sa relation

avec son fils comme la prune de ses yeux. Le rôle du père, quand il est présent, consiste alors à aider le garçon à s'affranchir peu à peu de ses liens fusionnels avec sa mère et à l'intégrer à une communauté d'hommes.

Voici une illustration de cet état de fait. À dix-huit ans, quand j'ai voulu m'engager dans l'armée de réserve, mon père, enthousiaste, m'a dit : « C'est la chance de ta vie. » Ma mère, au contraire, a protesté avec véhémence : « Jamais je ne consentirai à voir mon fils aller se battre et se faire tuer à la guerre! »

Entre l'adolescent et sa mère se noue une affection profonde comparable à une histoire d'amour. Des mères m'ont rapporté que la naissance d'un enfant mâle leur paraît un événement si merveilleux qu'elles ont l'impression de devenir des déesses, parce qu'elles donnent la vie à un être tout différent d'elles-mêmes.

Souvent, on ne soupçonne pas chez la mère l'immense douleur qui l'étreint au départ de son fils chéri. Elle voit son garçon la quitter pour vivre seul sa propre vie. Plus encore, quand le fils décide de se marier ou de vivre en couple, elle a le sentiment de perdre son emprise sur son grand garçon et de le livrer aux mains d'une « étrangère » ou d'un « étranger ». Une mère me signalait que c'était pour elle un événement aussi pénible qu'un accouchement.

Je crois qu'on sous-estime également le courage et la détermination qu'un garçon doit déployer pour se séparer de sa mère. Il s'engage à devoir vivre seul sa vie, sans pouvoir compter sur l'appui et le confort que sa mère lui apportait. Pourtant, certains grands adolescents recherchent encore les conseils de sagesse de leur mère et les bons petits plats qu'elle seule sait préparer. Ils devront être attentifs à ne pas se servir de subterfuges dans le but d'éviter de couper le cordon ombilical, s'ils désirent suivre leur

instinct qui les pousse à devenir autonomes et à se sentir libres pour accomplir leur mission.

Le problème qui affecte le plus la famille monoparentale est celui de l'absence du père; le jeune homme rencontrera des difficultés d'identification masculine. Seul avec sa mère, tout aimante qu'elle soit, le fils n'a pas sous les yeux de modèle d'affirmation de soi. Il tergiverse entre la soumission du bon petit garçon et la rébellion contre sa mère. Il se sentira dès lors coupable d'avoir à blesser celle qui lui manifeste le plus grand amour, en même temps qu'il éprouvera la peur de perdre le seul appui qui lui reste au monde.

Il est dommage que, dans notre civilisation moderne, nous n'ayons pas inventé un rituel qui aiderait la mère à laisser partir son fils. Lorsque je célèbre un mariage, par exemple, je demande au père de laisser partir sa fille, dans une déclaration publique, et à la mère de laisser partir son garçon.

Perceval s'était emballé à l'idée de devenir l'un des chevaliers. À leur armure étincelant au soleil, il les avait comparés à des dieux. Il insista auprès de sa mère pour qu'elle le laisse partir et lui permette ainsi de se faire consacrer chevalier par le roi Arthur. Toutefois, il était loin de s'attendre à subir les astuces de Triste Cœur.

Cette séparation fut sans doute douloureuse et pour la mère et pour le fils, mais plus encore pour Triste Cœur. Elle perdait en lui un fils, un ami, un confident et un soutien éventuel, en d'autres termes, sa propre création.

Il existe pourtant des mères fortes et lucides qui consentent à laisser partir leur adolescent. Ainsi cette mère spartiate répliquant à son fils qui se plaignait d'avoir à un glaive trop court pour se battre dans un corps à corps : « Mon fils, tu n'auras qu'à faire un pas de plus pour rencontrer l'ennemi. »

*Pour l'homme, il y a un temps pour retenir ses larmes
et un temps pour se permettre de les verser.*

Anonyme

LE TEMPS DE L'INITIATION TRADITIONNELLE EN AFRIQUE

Le climat du village est tendu. Depuis plusieurs heures déjà, les tambours se font entendre. Les mères se sont réfugiées dans leur case avec leurs enfants, notamment avec leur jeune adolescent. Les hommes, qui portent des masques terrifiants, entament des pas de danse. Les adolescents mâles, les futurs initiés, vibrent à la fois d'enthousiasme et de terreur, tout en se blottissant contre leur mère.

Soudain, un groupe d'hommes se mettent en marche avec vacarme; ils s'arrêtent devant les cases des futurs initiés, ils s'y s'engouffrent puis ils arrachent les jeunes adolescents des bras des mères éplorées qui tentent en vain de retenir leur progéniture mâle. Rapidement, les hommes conduisent les adolescents dans la forêt, qui sera désormais leur mère nourricière.

Dans un premier temps, les initiateurs font mourir les enfants d'une mort symbolique : ils les couvrent de cendre et les enterrent dans le lit asséché d'une rivière, image évoquant un immense utérus. Ils leur défendent de parler leur langue maternelle, qui est remplacée par une langue d'hommes. Ils leur servent une nourriture tout à fait différente de celle servie par leur mère. Ils procèdent ensuite à la circoncision de ces jeunes, afin d'effacer chez eux toute trace de confusion avec la féminité, le prépuce étant considéré comme un vagin potentiel. Ils changent leur nom. Ensuite, ils leur font subir toutes sortes de sévices corporels pour éprouver leur endurance. Pendant qu'ils leur cassent

une dent ou leur taillaient l'oreille au couteau, les jeunes mâles n'ont pas le droit de se plaindre.

Les initiateurs apprennent aussi aux initiés les secrets des hommes, le nom des dieux protecteurs ainsi que les rituels de la chasse. L'initiation dure de trois à six mois; elle est accomplie sans le moindre contact avec la mère ou la famille. Elle réalise ce qu'une psychanalyse ne pourrait faire, pas même en plusieurs années. Finalement, une fois que les adolescents ont été transformés, arrive le jour du retour au village. Ils l'avaient quitté enfants, ils y retournent maintenant en tant que jeunes hommes.

Leur entrée au village donne lieu à un autre rituel : les mères les attendent. Chacune appelle son fils par son nom d'enfant. Son fils, récemment initié, prend un bâton et frappe symboliquement sa mère jusqu'à ce que celle-ci prononce son nom d'homme. À ce moment même, le jeune homme cesse la bastonnade.

Les initiés habiteront une case séparée de celle de leur famille. Ils font désormais partie du cercle des hommes du village.

Cette version de l'initiation est inspirée des récits de René JAOUEN, o.m.i., missionnaire en Afrique pendant de nombreuses années.

Commentaire **L'initiation sera à la hauteur
des valeurs morales et de la sagesse
des initiateurs**

L'anthropologue van Gennep a analysé les rituels de passage et y a décelé trois phases : la première marque la fin d'une période, la seconde, l'entre-deux (la marge); et la troisième, l'incorporation

à la communauté des hommes. L'initiation des enfants mâles suit donc ce schéma tripartite de croissance.

La première phase de l'initiation se situe à la fin de l'enfance. Elle consiste à faire mourir symboliquement les enfants. Les initiateurs séparent l'enfant d'avec sa mère d'une façon violente; ils le couvrent de cendres, comme s'il était mort; ils changent sa nourriture et sa langue. Ils lui font vivre un vrai dépaysement pour le faire sortir de l'enfance.

La deuxième phase consiste à isoler l'initié pour lui faire apprendre les vertus d'un homme véritable, c'est-à-dire d'un guerrier et d'un chasseur. Dorénavant, la forêt remplacera la mère, assurant sa subsistance. Elle verra à lui procurer la nourriture en lui faisant exercer sa vocation de chasseur.

La troisième phase est consacrée à l'intégration de l'initié dans la communauté. Toute la tribu est à même de constater les changements opérés chez les nouveaux initiés, en les voyant par exemple donner la bastonnade à leur mère tant que celle-ci n'appellera pas son fils par son nom d'initié. Certains missionnaires s'indignaient de voir les jeunes hommes battre leur mère au retour de l'initiation. Mais les initiés les ont rassurés, affirmant qu'ils ne frappaient pas très fort et gardaient pour leur mère un profond respect.

Soulignons que c'est au moyen de gestes violents pratiqués au cours de l'initiation que les sages de la communauté réussissaient, en quelques mois, à transformer un garçon en un jeune homme. Or, aujourd'hui, on met des années en thérapie pour transformer l'Éternel Enfant en un homme mûr... pour aboutir souvent à de piètres résultats! Il y a donc lieu de s'interroger sur la compétence des initiateurs actuels et de leurs moyens de faire l'initiation des garçons. En effet, nous ne sommes plus certains de l'orientation à

donner à nos fils. Ou bien nous les laissons se débrouiller seuls, ou bien nous les confions à des initiateurs, soit des pairs, soit des chefs de gangs peu recommandables. Voici un exemple malheureux : dans une troupe scout, un jeune chef ignorant tout de l'ABC des valeurs à transmettre aux jeunes a eu l'idée farfelue d'organiser chez les jeunes scouts un concours de masturbation... Par contre, j'ai vu d'heureuses initiatives prises par des adultes pour inculquer à des jeunes gens une solide formation humaine. Nombre de parents ont à cœur de procurer à leurs fils une bonne formation et de les pousser à dépenser leur trop-plein d'énergie dans des activités sportives, culturelles et caritatives.

Dans un collège à San Francisco, j'ai été témoin d'une heureuse initiation destinée aux nouveaux arrivés. Les éducateurs ont remis à chaque étudiant la somme de cinq dollars : c'est tout ce dont ils disposaient pour arriver à survivre pendant 48 heures dans la grande ville de San Francisco. Ils ne devaient compter que sur eux-mêmes pour subsister. L'expérience faite, il était merveilleux d'entendre chacun de ces jeunes raconter, avec enthousiasme et satisfaction, leurs aventures de survie.

JEAN-DE-FER

« Les chasseurs du roi disparaissaient les uns après les autres quand ils s'aventuraient dans une partie très éloignée de la forêt. Ces disparitions demeuraient un mystère étrange. Or, un jour, un jeune homme se présente à la cour du roi en quête d'un emploi. On lui décrit la menace qui pesait sur quiconque se risquait à aller visiter jusqu'à un certain endroit de la forêt. Le jeune héros accepte de partir seul avec son chien, très sûr de faire la vérité sur les mystérieuses disparitions.

« Au moment où il passe près d'un étang, une main en surgit, attrape son chien et l'entraîne au fond de l'étang. Il n'arrive pas à se résoudre à une telle perte. Il fait vider marais par les serviteurs du roi à l'aide de seaux d'eau. Tout au fond, il découvre un homme énorme à l'air sauvage et primitif. Ses cheveux lui descendent jusqu'aux pieds. En raison de leur couleur "rouille", on l'a surnommé "Jean-de-Fer".

« Le roi récompense le jeune aventurier et fait mettre Jean-de-Fer dans une cage qu'il installe dans la cour intérieure du château. Quelques jours plus tard, le jeune fils du roi, âgé de huit ans, perd sa balle dorée; elle roule jusque dans la cage. Bien entendu, Jean-de-Fer refuse carrément de la lui rendre. Il lui propose un marché; il lui rendra son jouet à condition que l'enfant lui procure la clé de la cage. Mais où se trouve cette clé? Jean-de-Fer dit au fils du roi qu'il la trouvera "sous l'oreiller de sa mère"! Le jeune garçon profite de l'absence de ses parents pour dérober la clé. Il libère Jean-de-Fer qui se décide de s'enfuir sur-le-champ dans la forêt. Craignant d'être puni par ses parents, l'enfant supplie Jean-de-Fer de l'amener avec lui. L'homme sauvage accepte, mais le prévient : "Tu ne reverras plus jamais tes parents!" Puis il le prend sur ses épaules et tous deux disparaissent dans les bois. »

« Jean-de-fer », d'après un conte des frères Grimm.

Commentaire Libérer la sauvagerie qui habite en soi

Dans ses conférences, Robert Bly affirme avoir fréquenté de nombreux jeunes hommes américains et avoir constaté chez eux une délicatesse exquise alliée à une infinie vulnérabilité. Ils sont écologistes; ils respectent les femmes; ils cherchent à protéger la vie, mais ils sont incapables de la donner et d'éduquer des enfants. Bly en conclut qu'ils ont perdu contact avec leur énergie sauvage, leur violence intérieure et leur profonde sexualité masculine leur permettant d'être plus virils. Pour pallier cette lacune, il leur a proposé « l'homme sauvage » (*the wild man*) dont le modèle est nul autre que Jean-de-Fer. Robert Bly tient des séminaires (*seminars*) où des groupes sont appelés à vivre des activités en forêt, à raconter leur histoire, à pratiquer des arts martiaux, à creuser des kivas — chez certaines tribus amérindiennes, pièces souterraines circulaires qui servaient de chambre de cérémonie, tout comme nos églises aujourd'hui — et à danser au rythme de tambours.

Guy Corneau, auteur de *Père manquant, fils manqué*, affirme que la source de la forte poussée d'énergie chez les jeunes hommes est due à la production massive de testostérone, leur système hormonal étant jusqu'à cent soixante fois plus rapide que celui de la femme. Corneau en conclut que ce surplus d'hormones explique le fort besoin que les jeunes hommes éprouvent de dépenser de l'énergie (Corneau 1989 : 115-117). De même, le jeune homme ressent de fortes pulsions sexuelles à actualiser sans cadre relationnel d'amour, ainsi qu'un besoin d'exutoire à sa sexualité et à son agressivité.

Si la mère tente de contrôler indûment l'impulsivité et la violence de son fils en lui apprenant une politesse et des bonnes manières trop strictes et contraignantes, elle risque de le castrer et de refouler son énergie débordante. Par nature, la mère déteste,

chez son fils, les bousculades amicales, les activités sportives risquées, une certaine rudesse et vulgarité dans sa conduite. Mais la répression trop forte de leur violence naturelle peut porter les adolescents à une hostilité rageuse contre les femmes. Il se pourrait qu'ils considèrent leur mère trop castrante de leur nouvelle virilité.

Revenons au conte de Jean-de-Fer, à ce personnage qui illustre la sauvagerie et l'activité instinctuelle en opposition à l'homme civilisé qui déteste l'homme sauvage. C'est la raison pour laquelle l'homme civilisé ne pense qu'à le mettre en cage. La balle dorée de l'enfant roule dans la cage de l'homme sauvage. Cette balle représente la personnalité en devenir du jeune prince. Elle roule dans la cage pour signifier que si l'enfant veut grandir, il lui faudra entrer en contact avec l'homme sauvage et emprunter son énergie masculine primitive. Or, la formation à la masculinité du fils dépend du contrôle de la reine-mère. C'est elle qui détient, sous son oreiller, la clé de la cage : elle a sur son fils le pouvoir de le laisser ou non sous l'influence de Jean-de-Fer. Ce dernier lui apprendra sa masculinité profonde qui à la fois attire et repousse les femmes.

Si le prince est mis en contact avec l'énergie de Jean-de-Fer, il deviendra un homme et quittera sa mère la reine, déjà angoissée à l'idée de devoir se séparer de son fils. Par contre, s'il choisit de ne pas dérober la clé sous l'oreiller de sa mère, c'est-à-dire s'il refuse de se libérer du lien fusionnel avec sa mère, il est voué à l'immaturité, il deviendra un *Puer aeternus*. Trop d'hommes préfèrent ainsi demeurer sous la tutelle de leur mère et loin de l'initiation à la masculinité. Pour devenir autonome et profiter de son énergie primitive, le jeune devra faire ses adieux à ses parents et suivre son initiateur, Jean-de-fer. Sinon, le jeune homme demeurera le fils à maman et à papa.

Si l'énergie masculine du jeune est refoulée, son agressivité risque de se retourner contre lui sous forme de haine de soi, de culpabilité malsaine, de sarcasmes contre la vie et d'actes compulsifs ou d'états dépressifs.

La tâche incontournable de tout jeune mâle consiste à apprivoiser l'homme primitif tapi dans son ombre. Il devra le reconnaître, l'accepter tel qu'il est et s'en faire un ami. Il lui laissera la chance de s'exprimer dans les sports de compétition et les jeux d'affrontement. Sinon, à la moindre frustration, il s'indignera ou se fâchera, laissant libre cours à cette partie brutale en lui. Il se laissera emporter en « passant à l'acte » ou il manifestera son hostilité en boudant ses intimes; enfin, plongé dans l'isolement, il caressera des idées suicidaires, etc.

Ouvrir la cage à Jean-de-Fer, c'est se mettre sous son influence, apprendre à maîtriser son agressivité d'enfant, à s'affirmer sans férocité, à jouir d'une estime de soi sans peur et à s'ouvrir à la découverte de sa mission dans le monde. Fort du pouvoir de Jean-de-Fer, l'homme se permet d'être plus confiant en lui-même, de se confronter aux femmes et de pouvoir enfin accéder à l'intimité avec elles.

ACTÉON ET SES CHIENS

Actéon, le petit-fils du roi Cadmus, décide de prendre un moment de loisir et de repos de ses travaux. À cette fin, il s'aventure dans des taillis touffus et inconnus. Il parvient ainsi au bois sacré, ce bois où son destin le poussait.

À peine eut-il pénétré dans un antre où une source répandait sa rosée que des nymphes nues, à la vue de cet homme, se mirent soudain à se frapper la poitrine et à remplir toute la forêt de leurs cris perçants. Elles se pressèrent autour de la déesse Diane pour lui faire un abri de leurs corps; mais la déesse, plus grande qu'elles, les dépassait toutes de la longueur de son cou. Des nuages s'illuminaient des rayons du soleil levant et l'aurore se colorait de pourpre. Dans la clarté du matin, Diane se mit à rougir d'avoir été vue sans vêtement. Quoique entourée et cachée par ses compagnes, elle se tenait de côté, le visage détourné. Elle aurait bien voulu avoir des flèches sous la main pour tuer l'intrus. Elle prit ce qu'elle avait près d'elle, de l'eau qu'elle jeta à la figure du jeune homme, éclaboussant de l'onde vengeresse les cheveux de ce voyeur imprudent. Après lui avoir prédit sa perte prochaine, elle prononça ces paroles de malédiction : « Va maintenant raconter que tu m'as vue sans voile si tu le peux, j'y consens. »

Continuant de le maudire, elle fit émerger de la tête ruisselante du malheureux des cornes de cerf vif, lui allongea le cou et lui coupa en pointe le bout de ses oreilles, changea ensuite ses mains en pieds, ses bras en de longues jambes et enfin, elle couvrit son corps d'une peau tachetée. Elle y adjoignit enfin une âme craintive.

Le héros, le fils d'Autonomie, prit la fuite et, tout en courant, s'étonna de sa rapidité. Lorsqu'il aperçut dans l'eau sa figure et ses cornes, il allait s'écrier : « Comme je suis misérable! », mais aucune parole ne

put sortir de sa bouche. Il se mit dès lors à gémir, le seul langage qui lui restait; les larmes coulèrent sur le visage défiguré. Il ne lui restait que sa raison. Que devait-il faire? Rentrer chez lui dans sa demeure royale ou bien rester caché dans la forêt? La honte lui interdisait la première option, la crainte, la seconde. Pendant qu'il hésitait, ses chiens l'aperçurent et toute la meute se mit à sa poursuite.

Il les fuit jusque dans ces lieux où lui-même avait si souvent poursuivi le gibier. Voilà, hélas, où il en était rendu! Cette fois-ci, cependant, il se sauvait de ceux-là mêmes qui étaient à son service. Il aurait voulu leur crier : « Je suis Actéon, reconnaissez votre maître. » Mais les mots n'obéissaient plus à sa volonté; seuls les aboiements retentissaient dans les airs... Plutôt qu'être la victime de ses chiens, il aurait bien voulu se souvenir de leurs sauvages exploits. Peine perdue, leur mâchoire dévorait le corps de leur maître qu'ils prenaient pour un cerf. Ils le mirent en lambeaux. Ce ne fut qu'en laissant exhaler toute sa vie par ses mille blessures qu'il assouvit, dit-on, la colère de Diane, la déesse au carquois.

OVIDE, *Les Métamorphoses*, III, 177-252, cité dans Jacques DÉSAUTELS, *Dieux et mythes de la Grèce ancienne*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1988, p. 249-250.

Commentaire **Le drame de l'homme immature qui fait la rencontre prématurée de son *anima***

Actéon adolescent a vu par hasard la nudité de Diane, la chasseresse, sans s'y être préparé. Il a été mis en contact d'une façon prématurée avec son *anima* intérieure. C'est ce que raconte cette triste histoire. L'apparition de la déesse dans ce conte signifie

qu'il a une vision de son *anima*, la partie féminine de lui-même. Avant d'avoir pu fortifier sa fragile identité, son ego masculin, il est confronté à la vision de son *anima* sous la forme de la déesse Diane. Actéon n'était pas prêt à subir une telle rencontre avec son inconscient. Son conscient est submergé par les forces mystérieuses de l'inconscient. Sur le coup, il en est démembré et anéanti. L'intensité d'une telle expérience aurait pu faire mourir sur-le-champ notre héros. Diane elle-même déplorait ne pas avoir son arc et ses flèches tout près d'elle pour le tuer.

Il semble bien qu'au départ Actéon ait acquis un début de maturité masculine, puisqu'il avait une âme de chasseur. Mais la rencontre prématurée de la féminité lui est fatale. Elle le transforme subitement en un cerf soumis aux lois de Diane, la Mère des bêtes de la forêt ou, en d'autres mots, à la domination de la Mère souveraine (*The Great Mother*).

Un jour ou l'autre, tout jeune homme reçoit une révélation de son *anima* (sa femme intérieure) et il entrevoit à travers elle toutes ses possibilités d'avenir. Il s'agit d'une révélation mystique de l'*anima* où l'adolescent pressent sa destinée et sa mission. Il sera désormais hanté par sa vision momentanée. Parfois, au lieu de poursuivre son idéal en comptant sur lui-même et sur ses propres ressources, l'homme cherchera à s'appuyer sur des femmes pour réaliser sa mission : tel est le drame du Perpétuel Enfant (*Puer aeternus*), qui recherche la femme idéale et magique qui l'aidera à réaliser ses rêves de grandeur.

Dans l'histoire présentée plus haut, Diane confère à Actéon un baptême fatal. L'eau qu'elle lui lance sur la tête lui fait pousser des cornes et le transforme en cerf. Son magnifique panache signifie que son esprit aura désormais la priorité sur les autres dimensions de son être. Il sera condamné à chercher à reproduire en son esprit

l'image de la déesse nue à peine entrevue. Initié non pas par des hommes mais par une déesse, Actéon sera désormais hypnotisé par celle-ci. Envoûté par sa beauté et son énergie féminine, il poursuivra une quête incessante de l'Éternel féminin. Les femmes qu'il courtise seront toujours incapables de subir la comparaison avec la déesse. Il restera toujours insatisfait dans ses relations avec des femmes, fasciné qu'il est par l'image de la Mère Souveraine (*The Great Mother*).

Marie-Louise von Franz, psychanalyste jungienne, a bien décrit ce type d'homme qu'elle a qualifié de *Puer aeternus* (Éternel Enfant). Il possède un pouvoir de séduction sur les femmes. Il est habituellement d'une candeur attachante et d'une innocence presque infantile. Il tient la plupart du temps une conversation brillante, se plaisant à révéler ses aspirations spirituelles à son entourage féminin. Il se dit même artiste, mais ne produit rien de valable. Les femmes, touchées dans leur instinct maternel, le prennent parfois en charge. Elles vont même jusqu'à le soutenir financièrement et à le consoler de ses déboires. Le *Puer aeternus* déteste travailler à un emploi routinier et monotone, car il est, selon lui, destiné à de hautes fonctions dans la société.

Sensible à l'écologie, il est de plus très pacifique et dénonce la guerre sous toutes ses formes; il redoute l'agressivité masculine. Il préfère recourir aux ruses de la séduction. Il se montre très empressé à protéger la vie, mais peu intéressé à la donner : avoir des enfants serait pour lui un fardeau épouvantable, car il est lui-même un enfant. La perspective de donner naissance à des enfants et de former une famille l'effraie au plus haut point. Il refuse les engagements à long terme.

Il ne cesse de poursuivre la femme idéale, dont il projette l'image sur ses compagnes. Au début de sa relation avec l'une d'entre

elles, il se montre d'une très grande délicatesse, mais, après quelque temps, il se sent constamment déçu et ennuyé par elle. Cette inconstance se manifeste très bien par sa peur des engagements à long terme.

L'Éternel Enfant se voit appelé à jouer un grand rôle dans le monde, notamment en sciences, en sociologie, en philosophie. Il se croit destiné à accomplir de grands exploits, rien de moins que de sauver l'humanité. Il refuse d'occuper un emploi routinier, banal et ennuyeux qu'il juge indigne de lui, mais il manque de discipline et de persévérance. Il cherche l'appui d'une femme qui l'aiderait et l'amènerait à réaliser ses aspirations démesurées. Là encore, s'il s'aperçoit que sa compagne est impuissante à le faire, déçu, il s'en détachera aussitôt. Ainsi, il abandonnera ses nombreuses compagnes impuissantes à lui assurer un brillant et glorieux avenir.

Comme le cerf de l'histoire d'Actéon, l'Éternel Enfant se montre vif, nerveux, agité et craintif. Tout ce qui exige une stabilité et une discipline soutenues lui répugne et l'ennuie à mourir. Il a besoin de changements et d'activités exaltantes, et veut progresser toujours plus haut.

Le psychologue et mythologue James Hillman caractérise d'un trait la conduite du *Puer aeternus* : il a tendance à monter toujours plus haut et à se transcender sans cesse. C'est pourquoi il se sentira attiré par les sports extrêmes comme l'aviation, le deltaplane, l'alpinisme, etc. Le poète Robert Bly affirme que la plupart des hommes de la génération des *Baby Boomers* se sentent fascinés ou du moins fortement marqués par le complexe du *Puer aeternus*.

Comment expliquer qu'Actéon, ce *Puer aeternus*, ait été dévoré par ses propres chiens? L'Éternel Enfant, lorsqu'il vieillit et commence à perdre son charme d'enfant, se met à douter et à être

déçu de lui-même. Souvent, il se sent rongé par des remords de n'avoir pas rempli la grande mission dont il avait toujours rêvé, au point de sombrer dans une grave dépression. Ses ombres ne cessent de l'accuser et de le tourmenter. Il a l'impression que toutes ses aspirations spirituelles se retournent contre lui pour le hanter sans cesse. D'ordinaire, il termine sa vie dans la dépression et tourmenté d'un cynisme profond ou angoissé par des idées suicidaires.

Ce conte s'applique aux jeunes d'aujourd'hui qui ont des relations sexuelles trop jeunes. Plusieurs adolescents mâles, comme Actéon, ont rencontré leur déesse trop jeunes et sont incapables de gérer leur carrière.

Le suicide est une question et non une solution.

Anonyme

LE SUICIDE DU PETIT PRINCE

L'écrivain Antoine de Saint-Exupéry a écrit un conte pour adultes. Il y raconte la rencontre émouvante d'un pilote d'avion avec un charmant petit garçon aux cheveux blonds. Le pilote vient de subir une panne de moteur qui l'a forcé à atterrir d'urgence dans le désert. Le petit prince a quitté sa planète à cause d'un chagrin d'amour; il a lui aussi échoué dans le même désert. Une franche amitié se noue entre les deux personnages. Mais un jour, le pilote surprend son jeune ami en train de parler à un serpent. Le reptile se montre prêt à aider le petit prince à s'enlever la vie, car ce dernier s'ennuie de sa planète et, plus encore, de sa rose.

« Il y avait, à côté du puits, une ruine de vieux mur de pierre. Lorsque je revins de mon travail, le lendemain soir, j'aperçus de loin mon petit prince assis là-haut, les jambes pendantes. Et je l'entendis qui parlait :

— Tu ne t'en souviens donc pas? disait-il. Ce n'est pas tout à fait ici!

Une autre voix lui répondit sans doute, puisqu'il répliqua :

— Si! Si! c'est bien le jour, mais ce n'est pas ici l'endroit...

Je poursuivis ma marche vers le mur. Je ne voyais ni n'entendais toujours personne. Pourtant le petit prince répliqua de nouveau :

— ... Bien sûr. Tu verras où commence ma trace dans le sable. Tu n'as qu'à m'y attendre. J'y serai cette nuit.

J'étais à vingt mètres du mur et je ne voyais toujours rien.

Le petit prince dit encore, après un silence :

— Tu as du bon venin? Tu es sûr de ne pas me faire souffrir longtemps?

Je fis halte, le cœur serré, mais je ne comprenais toujours pas.

— Maintenant va-t-en, dit-il... je veux redescendre!

Alors j'abaissai moi-même les yeux vers le pied du mur, et je fis un bond! Il était là, dressé vers le petit prince, un de ces serpents jaunes qui vous exécutent en trente secondes. Tout en fouillant ma poche pour en tirer mon revolver, je pris le pas de course, mais, au bruit que je fis, le serpent se laissa doucement couler dans le sable, comme un jet d'eau qui meurt, et, sans trop se presser, se faufila entre les pierres avec un léger bruit de métal. »

Antoine DE SAINT-EXUPÉRY, *Le Petit Prince*,
Paris, Gallimard, 1946, Harcourt Brace & Company, chapitre XXVI.

Commentaire Le désir de mourir chez l'adolescent

Le Petit Prince d'Antoine de Saint-Exupéry est une magnifique fable pour les grands enfants que nous sommes. Je crois que c'est le livre le plus lu de l'ensemble de la littérature française. Les éducateurs en font l'éloge sans réticence et en conseillent la lecture à tous leurs étudiants. Mais attention! Malgré sa grande beauté et ses phrases pleines de sagesse, ce livre décrit un mal-être et recèle une subtile invitation au suicide.

Dans son ouvrage *Puer æternus*, Marie-Louise von Franz qualifie Saint-Exupéry lui-même d'Éternel Enfant. Alors qu'il faisait une expédition aérienne au-dessus de la Méditerranée, le pilote et

écrivain aurait disparu d'une façon mystérieuse sans laisser de traces. D'aucuns ont prétendu qu'il s'était enlevé la vie.

J'ai moi-même lu des notes que des adolescents avaient laissées avant de se suicider, les signant d'un surnom : Le petit prince. Je me rappelle cette lettre d'un garçon de seize ans, rédigée dans un style emphatique : « Je vais au Père pour qu'il vous envoie le bonheur et la prospérité pour tous les moments de votre vie. » Or, lui aussi termina sa lettre en signant « Le petit prince ». Après le suicide, l'aumônier de son école avait écrit ces mots : « Il y a encore du bon chez les jeunes, malgré leurs apparences. » Lui-même s'était laissé prendre par la chimère de l'adolescent.

Le *Puer aeternus* rêve d'une destinée glorieuse. Il s'investit d'une mission : sauver le monde. Il se plaît à entretenir des rêves illusoire de grandeur, mais il en réalise si peu que pas.

Dans *Le Petit Prince*, Saint-Exupéry livre, par ailleurs, de superbes pensées sur l'amitié et la fidélité. Citons-en deux : « On ne voit bien qu'avec le cœur »; « Tu deviens responsable pour toujours de ce que tu as apprivoisé ». Sur le point de se suicider avec la complicité du serpent, le petit prince explique en riant à son ami l'aviateur, qui vient de découvrir son projet suicidaire, que son départ se passera dans la joie : « Toi, tu auras des étoiles comme personne n'en a. [...] Quand tu regarderas le ciel, la nuit, puisque j'habiterai dans l'une d'elles, puisque je rirai dans l'une d'elles, alors ce sera pour toi comme si riaient toutes les étoiles. Tu auras, toi, des étoiles qui savent rire! »

Quelle fausse sentimentalité! Comme tout Éternel Enfant, le petit prince contredit ses conseils sur la fidélité; il croit que le suicide arrangera tout; il s'illusionne en pensant que son ami se sentira joyeux en regardant les étoiles. Or, il ne tient guère compte de la douleur qu'entraîne la perte d'un ami ni de la peine

qu'occasionne le deuil et de la souffrance qui s'ensuit. Ce deuil de l'absent ne peut pas se résoudre simplement en regardant ces étoiles présumées souriantes.

Marie-Louise von Franz affirme que le *Puer æternus* vit très peu d'émotions; il se contente d'idées; il poursuit un monde idéal illusoire; il a perdu contact avec les sensations de son corps et n'a pas les deux pieds sur terre.

Cette même auteure soutient encore que l'Éternel Enfant dissimule une ombre, c'est-à-dire l'autre versant de sa personnalité, qu'elle identifie à un être froid, calculateur et même brutal. Lorsque cette ombre se manifeste, l'Éternel Enfant se fait brutal, sans chaleur et abstrait. Il adopte le côté ombrageux d'un Don Juan qui, une fois qu'il a conquis une femme grâce à sa douceur et à sa gentillesse, s'en débarrasse sans pitié et brutalement. Le geste suicidaire du petit prince relève du dynamisme de son ombre.

*À trop contempler les étoiles,
on oublie la perle que l'on tient dans ses mains.*

Anonyme

ICARE TOMBE DES CIEUX

Sur l'ordre du roi Minos, Dédale construisit un labyrinthe pour y enfermer le Minotaure, le monstre engendré par l'accouplement de la reine Pasiphaé et du taureau dont elle était tombée amoureuse. Le roi se devait de cacher ce monstre, objet de honte pour la famille royale. En guise de châtement, de jeunes Athéniens lui étaient régulièrement livrés en pâture. Or, Minos entendit dire que Dédale se préparait à partir en Crète, son pays natal. Fâché d'apprendre cette nouvelle, il les enferma, lui et son fils Icare, dans la tour du labyrinthe. Habile artisan, Dédale employa ses talents pour s'enfuir avec son fils par la voie des airs, la seule issue qu'il leur restait. Il confectionna donc des ailes pour son fils et lui. Dédale donna ensuite ses instructions à Icare.

« Le jeune Icare se tenait aux côtés de son père le visage souriant, ignorant qu'il manipulait les instruments de sa perte [...]

— Icare, lui dit-il, tiens-toi à mi-hauteur dans ton essor, je te le conseille : si tu descends trop bas, l'eau alourdira tes ailes; si tu montes trop haut, l'ardeur du soleil les brûlera. Vole entre les deux...

Il donna des baisers à son fils qu'il ne devait pas revoir et, s'élevant d'un coup d'aile, il prit son envol en avant [...] Tout en agitant ses propres ailes, il regardait derrière lui celles de son fils... l'enfant, tout entier au

plaisir de son vol audacieux, abandonna son guide et, cédant à l'attrait du ciel, il se dirigea vers des régions plus élevées.

Alors le voisinage du soleil amollit rapidement la cire odorante qui fixait ses plumes; et voilà la cire fondue, il se mit à agiter ses bras dépouillés de leurs ailes et se mit à ramer dans l'espace, mais il n'avait plus de prise sur l'air. »

OVIDE, *Les Métamorphoses*, VI, 183-228, cité dans Jacques DÉSOUTELS, *Dieux et mythes de la Grèce ancienne*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1988, p. 430.

Commentaire L'Éternel Enfant emporté par l'attrait des hauteurs

James Hillman, psychologue jungien, décrit l'Éternel Enfant en termes d'un besoin de verticalité, de transcendance et d'aspirations spirituelles : le *Puer æternus* aspire à s'élever toujours plus haut. C'est ce qu'illustre le mythe d'Icare, qui se laisse fasciner par les hauteurs à conquérir. De même, bien des jeunes hommes aujourd'hui sont attirés par les sports extrêmes comme la course dangereuse en automobile, l'alpinisme, le *bungie*, le vélo de montagne, le *surf*, etc. On a l'impression qu'ils jouent avec la mort. À la défier sans cesse, ils se croient invincibles. Icare en est un exemple. Il s'est tué en ne voulant pas regarder l'ombre sur le sol, concentré qu'il était par sa fascination des hauteurs. La vue de son ombre lui aurait toutefois permis d'être davantage conscient de sa vulnérabilité et de son imprudence de jeune.

Voici un autre exemple de l'audace d'un Éternel Enfant : un jeune homme visitait les glaciers de l'Arctique; il aperçut un lac dont l'eau était d'un bleu turquoise. Fasciné par une eau si pure et

si claire qui reflétait le ciel bleu, il ne put s'empêcher de s'y jeter, au grand désespoir du chef de l'équipe qui, de justesse, réussit à le sauver d'une noyade certaine.

Troisième exemple de l'impétuosité irrationnelle d'Éternels Enfants : des jeunes soldats dépêchés sur la ligne de combat s'exposaient inutilement au tir de l'ennemi tant ils se croyaient invincibles.

Une compagnie allemande chargée de former des pilotes demanda à la psychanalyste Marie-Louise von Franz de préparer un test qui permettrait de distinguer les vrais pilotes des Éternels Enfants. Cette compagnie d'aviation désirait éliminer les candidats qui manqueraient de persévérance dans leur l'apprentissage et qui prendraient trop de risques.

Il arrive souvent que le *Puer æternus*, dans le cadre de ses activités extrêmes, se blesse gravement aux jambes, quand il ne se tue pas. En effet, il n'est pas rare d'en voir un handicapé pour le reste de sa vie, parce qu'il est monté trop haut, envoûté par les hauteurs, tentant en vain de se libérer de la gravité de la terre. Il finit par tomber... Il arrive souvent qu'il perde à jamais l'usage de ses jambes. C'est pour lui à la fois un malheur et une bénédiction que d'avoir pu revenir sur la terre pour y reconnaître tant son idéalisme que sa vulnérabilité.

*Le jeune homme qui n'a pas monté le cheval rouge
ne sera jamais capable de monter sur le cheval blanc.*

Robert Bly

L'HOMME QUI N'AVAIT JAMAIS REÇU DE COUP DE POING

Il y a quelques années, je m'étais joint à un groupe d'hommes dans la quarantaine. Ils désiraient, malgré leur âge, recevoir une initiation à la masculinité. Au lieu de déplorer constamment leur manque d'initiation, ils avaient décidé de se la donner entre eux.

Un des membres du groupe, Gérard, se montra vivement intéressé par ce projet. Il nous avoua éprouver des problèmes dans ses relations avec les femmes. Il se sentait toujours dominé par celles avec qui il se liait. Il était même sur le point de se séparer d'une quatrième conjointe.

En échangeant avec le groupe, Gérard avoua ne s'être jamais bagarré avec d'autres garçons. Il avait toujours su s'esquiver à temps. Il avait été élevé par une mère qui, à la suite d'un mariage malheureux avec un mari alcoolique, répétait à Gérard : « Les hommes se ressemblent tous, ce sont des "poches molles". Ils sont incapables de se tenir debout. » Gérard ne savait pas décoder les paroles de sa mère. Il en avait conclu que lui aussi était une « poche molle », semblable à tous les hommes. Ancré dans cette conviction, il lui semblait naturel de devoir éviter tout affrontement avec qui que ce soit. D'après lui, si jamais il s'engageait dans une dispute ou un combat avec un homme ou une femme, il serait perdant et ne pourrait jamais s'en remettre. Il avait donc acquis toute la finesse et la ruse nécessaires pour éviter tout affrontement. Cette habileté, il l'exerçait aussi avec ses compagnes de vie. Dans les

situations de conflit potentiel, il préférerait se renfrogner et se retirer dans un silence hautain au lieu de les affronter.

Fatigué de vivre en lièvre apeuré, il demanda au groupe d'hommes de l'initier aux attitudes de l'« homme sauvage » en vue de reconquérir sa virilité. À cette fin, nous lui avons préparé en secret un scénario d'initiation qui lui conviendrait. Il accepta de s'y engager. Dans une première épreuve, au cours d'une nuit passée dans le bois, il devait passer entre deux arbres où se tiendraient deux colosses et s'emparer d'une « poche molle ». Après une bousculade avec les deux gardiens de la « poche », il réussit à les déjouer en se faufilant entre leurs jambes puis à attraper la « poche ».

La deuxième épreuve visait à éprouver sa tolérance à la souffrance. Gérard devait recevoir des coups de poing sur le nez jusqu'à ce qu'il saigne, et ce, sans gémir, sans se plaindre. Il accepta avec courage de recevoir cette blessure symbolique. Au troisième coup de poing donné par un ancien boxeur, le sang jaillit de son nez. Loin de s'effondrer, il fut tout étonné de sentir venir en lui une force intérieure assez grande pour donner la réplique à son assaillant.

Ses compagnons le félicitèrent de son endurance et de sa bravoure. Mais le résultat le plus significatif fut une diminution marquée de sa peur des conflits, tant dans ses relations professionnelles que personnelles.

Commentaire **Le besoin chez l'homme de subir une blessure initiatique**

Pour un jeune homme, avoir eu une mère malheureuse ou divorcée représente un réel danger. Si celle-ci ne s'est pas guérie

de son échec et n'a pas fait son deuil, elle aura tendance à dénigrer, devant son fils, l'image de son conjoint et à déverser sur lui son aigreur. De plus, si le garçon entend sa mère critiquer à cœur de jour, il ne souhaitera nullement ressembler aux hommes, encore moins à son père. Le malheur, c'est que bien des jeunes hommes pris sous le joug de leur mère ne trouvent pas de père spirituel auquel ils pourraient s'attacher et s'identifier. Parfois, au lieu de réagir, ils rongent leur frein sans oser se fâcher contre une mère par ailleurs si aimante et dévouée à leur égard. Ils risquent alors de sentir un malaise perpétuel en compagnie des femmes et une continuelle méfiance envers les hommes.

Pour son initiation, Gérard a eu la chance d'être accompagné d'hommes solides et fidèles dans leur amitié. Cela lui a permis de développer sa virilité, sa fierté d'homme, et d'accepter sa violence intérieure.

Au cours des initiations chez les peuples primitifs, les initiateurs infligeaient aux novices diverses blessures, avec ordre de ne pas se plaindre. Par exemple, ils les circoncisaient, leur cassaient une dent, leur coupaient un bout d'oreille, faisaient des subincisions au pénis, etc. Par ces gestes cruels, ils cherchaient à les endurcir à la souffrance physique et, du même coup, à en faire de meilleurs guerriers. Le jeune initié apprenait à donner des coups et à en recevoir sans devenir hystérique.

Aujourd'hui, il n'est pas rare de voir des jeunes risquer de se blesser sur leur planche à roulettes. Leurs prouesses dangereuses leur attirent surtout un auditoire féminin. À l'image des « Jackass », de l'émission de télé où des jeunes s'exercent à l'automutilation, certains d'entre eux ne prennent aucune précaution, risquant de se blesser gravement. Malheureusement, les adolescents s'adonnent à ce genre d'initiations barbares sans surveillance. Des hommes

reconnus pour leur prudence et leur sagesse pourraient leur donner des leçons d'endurance, de persévérance, de courage, tout en leur épargnant ces épreuves sadomasochistes.

Quand Gérard a reçu des coups de poing à la figure, il était convaincu qu'il s'engageait dans une activité qui l'aiderait à surmonter sa peur. Il a saigné du nez, sans se plaindre ni pleurer. Il a appris à contrôler sa peur de ses adversaires, ce qui lui permettra dorénavant de les décourager de poursuivre la dispute ou la bataille.

Nous verrons plus loin que l'homme mûr ne se contente pas de s'affermir et de s'endurcir. Plus tard, il apprendra tout autant l'importance de cultiver ses sentiments de tendresse et d'amour pour créer, sans avoir peur, une véritable intimité avec une femme.

Table des matières

Remerciements.....	5
Avant-propos	7
Introduction.....	11
PREMIÈRE PARTIE : La violence refoulée	
I Le besoin d'être initié.....	17
« Mon petit garçon! »	21
Perceval poursuit son appel à devenir chevalier	23
Les ruses de Triste Cœur pour retenir son fils	26
Le temps de l'initiation traditionnelle en Afrique	29
Jean-de-Fer	33
Actéon et ses chiens	37
Le suicide du petit prince.....	43
Icare tombe des cieux.....	47
L'homme qui n'avait jamais reçu de coup de poing	50
II La nostalgie du fils pour son père	54
Guy Corneau raconte ses tentatives pour rejoindre son père.....	55
Le fils crie ses déceptions à son père.....	58
Le jeune homme toujours en attente de sa raclée	62
La rencontre d'Ulysse et de Télémaque	64

III Les hommes d'orientation homosexuelle.....	66
La légende des Amérindiens sur l'état de « bardache »..	66

IV Les effets de la violence refoulée :	
la dépression ou la passivité agressive.....	73

DEUXIÈME PARTIE : La violence débridée

Introduction :

La violence incontrôlée des adolescents	79
Pélé, le conquérant.....	82
Le premier combat de Perceval	84

I La violence envers le père :	
la jalousie violente entre le père et le fils.....	90
Origine dramatique des dieux grecs	90
Le mythe d'Œdipe : le meurtre du père par le fils.....	94

II La violence envers des femmes	99
L'homme aux gros muscles, un idéal de virilité?	99
Des conjoints enclins à abuser de leur violence	106
Les débordements de colère de François.....	111
Le coup de sang.....	115
L'Indien qui battait sa femme.....	123
La rencontre avec sa sorcière	126
La lettre de Marc Lépine	130

TROISIÈME PARTIE : La violence maîtrisée

Introduction.....	137
L'enseignement d'un rabbin sur la colère	138
Lettre d'un père à son fils irrespectueux envers sa mère.	141
Le loup de Gubbio	144
André prend contact avec sa violence.....	147
Le dessinateur exaspéré	151

La leçon de tai chi	153
Le jeune Indien méfiant.....	155
Le drame de Quichotte, le pêcheur de saumons	159
La méprise de l'éternel chasseur	164
La vengeance du samouraï	166
À la manière de l'aïkido	168
Le sage qui s'exclut du monde de ses agresseurs	172
Bouddha insulté.....	174
Bouddha menacé	176
Ulysse face à la séduction de Kirké.....	178
Le samouraï et le rituel du thé.....	181
Le guerrier féroce et le moine impassible.....	183

QUATRIÈME PARTIE : La violence sacrée

Introduction :

La religion complice de la violence?	187
Le bienveillant maître zen et le voleur	190
Le boucher juif	192
Le chasseur en harmonie cosmique	194
Deux fermiers se disputent un lopin de terre	196
Djihad	198
Le combat de Jacob avec un être mystérieux	201
Le sacrifice du bouc émissaire	204
La violence et le sang	208
La violence de Jésus	212

Conclusion	217
-------------------------	-----

Annexe :

Moyens proposés pour intégrer son <i>anima</i>	219
Glossaire	227
Bibliographie	233

Essai de psychologie et de spiritualité masculines.

«Je m'oppose radicalement à l'usage de la violence-agression à l'endroit des femmes, des enfants, des hommes et même des animaux. Je rejette toute idée de cruauté, de sauvagerie, d'abus, de sévices, d'agression et d'acharnement exercés sur autrui. Je souhaiterais en revanche redonner aux hommes la fierté de leur saine violence, en particulier leur énergie masculine, leur hardiesse, leur ardeur, leur vigueur, toutes ces qualités nécessaires à bâtir une authentique masculinité.»

Dans **La violence des hommes**, JEAN MONBOURQUETTE présente des récits, des mythes, des contes, des épisodes de film, des anecdotes ou de simples extraits de vie concernant la violence des hommes qui sèment dans l'esprit du lecteur et de la lectrice des idées nouvelles, les invitant à changer certaines de leurs croyances et à passer à l'action.

Un ouvrage qui amène les hommes à apprécier leur violence: ceux qui l'ont rentrée doivent apprendre à l'exprimer; ceux qui en abusent, à la maîtriser.

JEAN MONBOURQUETTE a été professeur à l'Institut de pastorale de l'Université Saint-Paul à Ottawa. Conférencier très apprécié, il est l'auteur de plusieurs best-sellers en psychologie et en croissance humaine: *Grandir*, *Comment pardonner?*, *Le temps précieux de la fin*, *Apprivoiser son ombre*, *À chacun sa mission*, *De l'estime de soi à l'estime du Soi*, *Pour des enfants autonomes* et *Demander pardon sans s'humilier*.



978-2-89646-744-0

www.novalis.ca